

ENFANT DE LA TERRE

CHAPITRE PREMIER

Quelque part, une femme poussa un hurlement de souffrance, sa voix s'élevant en un cri de haine sauvage à l'encontre des forces de l'univers qui venaient de ravager sa vie ; un cri rempli de frustration impuissante, de colère et de désespoir bouillonnant. Il monta en flèche en un long hurlement éprouvant à entendre pour se briser ensuite et retomber en une faible plainte alors que la femme berçait le corps ravagé de son enfant tout en fixant sombrement les ruines de sa maison, les cadavres des siens qui venaient d'être assassinés et la fin d'une existence jusque-là familière.

Des bruits que Dumarest avait déjà entendus sur quantité de mondes victimes de l'arrogance et de l'ambition d'autant de gouvernants mesquins. Les bruits des incendies, des bains de sang et des boucheries organisés par des armées mercenaires uniquement poussées par la quête de la victoire, la chasse au butin et l'instinct de conservation.

Dumarest bougea et le cri s'évanouit. Il n'y avait jamais eu de femme mais seulement l'impact du vent transmis par la coque contre laquelle reposait sa tête. Les sons avaient refait surgir des souvenirs et des images embusquées dans des recoins secrets de son esprit. Des quasi-rêves d'autres lieux et d'autres temps. Des reliquats de choses qu'il valait mieux oublier. D'événements pourtant impossibles à oublier.

L'un d'eux envahit soudain son regard.

Un visage, dur, dément, portant la marque de la dégénérescence corrompue. Un visage toujours jeune mais pourtant brûlé par l'acide du vice sadique. Les cheveux étaient un buisson décoré de mouchetures faites de rubans, de morceaux de filigrane, de lueurs de pierres précieuses. Les sourcils étaient épais, la bouche ressemblait à une balafre, les dents taillées en pointe. Tout cela couleur carmin à cause du sang maculant les fioritures peintes et compliquées qui masquaient et déformaient le visage en dessous. Seuls les yeux paraissaient vivants, cerclés de ténèbres, bizarrement rétrécis, et pourtant désormais écarquillés de terreur alors que la lame montait devant l'homme pour poser sa pointe sur sa joue.

Il se contorsionna, luttant contre la main enserrant sa gorge et les doigts qui s'enfonçaient à la recherche des nerfs et des artères. Une prise que ses propres doigts crochus furent incapables de briser alors que la violence désespérée d'un coup porté vers le haut se perdait en l'air avant de finir contre la colonne d'une cuisse. Des détails ignorés par Dumarest, occupé à faire remonter son couteau vers le haut sur la joue, la peau se séparant sous le fil de la lame pour dessiner une blessure longue et peu profonde. Qui se remplit de sang au moment où la lame stoppa, sa pointe appuyant contre le coin intérieur de l'œil.

Face à lui les lèvres s'entrouvrirent. L'homme luttait pour parler, pour plaider ou pour implorer, mais la prise autour de sa gorge lui imposa le silence.

Seuls ses yeux pouvaient encore s'exprimer et ils ne montraient rien d'autre que l'horreur face à ce qui allait arriver. Une horreur qui dura un long moment puis le couteau s'enfonça, tourna et l'œil gicla de son orbite pour retomber sur la joue ensanglantée pendant que la lame poursuivait sa course jusqu'au cerveau, tournait à nouveau puis ressortait à l'air libre enrobée de gris et de rouge. Le mort s'écroula, libéré par la main qui venait de s'ouvrir.

En s'échappant de ses poumons, l'air provoqua un son ressemblant à celui d'un souffle de vent tourmenté.

Dumarest se redressa sur le lit, sentant la sueur qui perlait sur son visage mais aussi la chaleur qui provoquait des picotements sur sa peau. L'air était épais, souillé et des sons divers se mêlaient entre eux pour faire naître un murmure agaçant. Mais le visage peint avec une bouche grondante et des yeux

appartenant à quelque chose de moins qu'humain avait disparu. Ce n'était qu'un souvenir surgi de son passé lointain. Un acte qu'il avait dû commettre. Il n'éprouvait aucun regret, mais il aurait juste souhaité que le soupir du mourant ait moins ressemblé au murmure du vent. Car il en avait plus qu'assez du vent...

Tout comme il en avait aussi assez des combats et des tueries, et de devoir pratiquer les deux. Il considéra la cabine dans laquelle il se trouvait, ses parois sales, sa crasse et son désordre. Le quotidien des bas-quartiers, mais si bien des détails pouvaient y faire penser, ceci n'était nullement un refuge pour des victimes de la pauvreté. Ceux qui se trouvaient là étaient perdus, malades, abandonnés, désespérés et, par-dessus tout, dangereux.

Dumarest fit glisser ses jambes au-dessus du bord de lit et s'assit, les coudes posés sur les genoux. Cela faisait trop longtemps qu'il marchait sur le fil du rasoir de l'insécurité, entouré de ceux qui le haïssaient et voulaient sa peau. Il était tendu, agité, fatigué et son esprit aussi bien que ses muscles étaient encrassés par les poisons distillés par la fatigue.

Il sentait sa peau parcourue par le picotement brûlant du danger et, où qu'il se tournât, il ne voyait pas la moindre porte de sortie pour échapper au piège qui s'était refermé sur lui.

Dumarest se tendit en entendant un raclement provenant du passage extérieur. Il se leva lorsque quelque chose gratta à la porte de la cabine. Il atteignit la porte, l'ouvrit de la main gauche et empoigna la silhouette debout à l'extérieur pendant que sa main droite levait le couteau tiré de sa botte.

— Earl ! Au nom du Ciel !

C'était Chagal avec son visage âgé, ridé et aux chairs affaissées par la fatigue. Par la fatigue et autre chose qu'une simple peur quand il recula face à l'arme menaçante. La lumière diffuse s'accrochait à la lame et l'entourait d'un halo à l'éclat nacré. Qui disparut lorsque Dumarest rabaissa son couteau pour le rentrer dans sa botte. Si Chagal avait été un agresseur, il serait déjà mort.

— Earl ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Quelque chose que vous devriez voir... dit Chagal en pénétrant dans la cabine avant de s'affaler sur le lit.

Il toucha sa gorge, regarda ses doigts et la tache de sang provenant d'une minuscule blessure qui s'y trouvait.

— Drôle d'accueil...

— J'étais dans un mauvais rêve.

— Et vous avez réagi instinctivement en anticipant un danger potentiel, fit Chagal en hochant la tête. Vous êtes trop sur les nerfs, trop à cran. Vous auriez pu me tuer !

— Je vous ai reconnu !

— J'ai eu de la chance. Mais si ça avait été quelqu'un d'autre ? Une femme venue chercher un peu de réconfort ou un type voulant vous donner un conseil ou vous avertir d'un danger ? Vous les auriez tués sans hésitation... !

Chagal considéra ses doigts tachés.

— Je ne vous en veux pas, reprit-il. Vous êtes dans un sacré pétrin. Mais je vous ai apporté quelque chose qui pourrait aider... ajouta-t-il en sortant une petite bouteille. Je n'ai pas tout oublié de ce que j'ai appris.

Il dévissa le bouchon, le remplit du contenu de la fiole.

— Tenez ! (Il tendit le bouchon, haussa les épaules en voyant que Dumarest ne faisait pas le moindre geste pour le prendre, puis but le liquide.) C'est juste une mixture pour réduire les toxines et filer un coup de fouet passager ! Ça vaut une bonne nuit de sommeil et tout le reste. Vous n'aviez rien à craindre, je vous le jure...

Il était sincère mais Dumarest avait déjà bien trop souvent entendu ce genre de promesse. Dans les salles à l'air vicié par la sueur où les concurrents se préparaient au combat et où les revendeurs étaient pressés de refiler leur marchandise, ces composés chimiques magiques supposés d'après eux garantir la victoire. La plupart n'étaient que de la camelote, quelques-uns du poison pour s'assurer d'une défaite et pas un combattant avec toute sa tête n'aurait tâté de ça. Mais là il n'y avait pas d'arène et le médecin n'avait rien d'un revendeur. Dumarest regarda le bouchon se remplir à nouveau, le prit, en avala le

contenu et sentit un goût chaud de sirop et une saveur piquante proche du vinaigre envahir sa bouche et sa gorge.

— Un autre ? dit le médecin en levant la fiole. À vous voir, ça ne vous ferait pas de mal...

— Plus tard, peut-être. (Dumarest sentait que les produits chimiques du liquide commençaient à faire effet.) Et le truc dont vous parliez, que je devais voir... Un problème ?

Chagal eut un haussement d'épaule.

— Quoi d'autre, à votre avis ? On ne connaît que ça depuis qu'on a quitté Kaldar ! On devrait y être habitués, maintenant. Si quelque chose peut aller de travers, c'est sûr que ça sera pour nous...

— Et ça n'arrive que trop souvent, fit Dumarest en se mettant debout, le haut de sa tête frôlant le métal incurvé qui avait été autrefois la coque du vaisseau. Quand est-ce que vous viendrez avec autre chose comme nouvelles ?

— Quand il y en aura.

— Mais ça tarde plutôt à venir, non ?

Dumarest cligna des yeux, conscient soudain d'avoir défoncé une porte ouverte. La potion de Chagal était plus costaude qu'il ne l'aurait cru.

— Bon, et maintenant ? ajouta-t-il.

— On sort.

Dumarest s'arrêta au moment où ils quittaient l'abri. Rien n'avait changé. Tout était figé et, en regardant autour d'eux, il ressentit à nouveau la colère provoquée par la déception et les espoirs anéantis. C'était son monde natal. Il avait traversé la Galaxie pour le retrouver. Il s'était battu, avait tué et, dans un vaisseau endommagé, il avait enfin touché au but. Il avait survécu à l'écrasement, croyant jouir de sa victoire alors que ne l'attendait que le goût de l'acre poussière de la défaite. Car rien n'était comme il l'avait espéré...

Il aurait dû y avoir de douces brises imprégnées de parfums enchanteurs, la chaleur apaisante d'un soleil doré, des lacs de vin et des montagnes de grain. Des arbres couverts de fruits, de bourgeons, des fleurs et des arbustes portant une profusion de pierres précieuses scintillantes. Des herbes et des épices permettant de se débarrasser de la douleur et de retrouver l'entrain de la jeunesse en mettant fin à la vieillesse et à la décrépitude. Des baumes, des pommades ou même de simples champignons poussant à l'état naturel capables de guérir tous les maux du corps. Car ici c'était la Terre, la planète de légende, le paradis que tous désiraient et rêvaient de découvrir. Un monde de joie, de beauté et de richesses dépassant les rêves les plus débridés.

Mais au lieu de cela, il n'y avait qu'une étendue désertique de glace et de neige à la blancheur stérile balayée par des vents glaciaux emportant des poussières piquantes. Des formes fantomatiques qui s'élevaient pour ensuite retomber, pour filer au-dessus de la plaine sans fin avant de se soulever à nouveau et adopter de nouvelles configurations d'une hostilité acharnée. Un enfer qui possédait sa pleine part d'angoisse, de douleur, de désespoir et de mort.

Et pourtant, même ici, existait une forme de beauté. La glace s'était figée pour former des filigranes d'une splendeur cristalline masquant avec une grâce délicate le métal disloqué et les contours tordus de l'épave. Une beauté que Dumarest ignora alors qu'il jetait un regard vers un vallon peu profond et les silhouettes qui s'y dessinaient devant un corps étalé à leurs pieds.

— C'est Tazima Osborn, dit Chagal alors qu'ils approchaient du groupe. Elle était de garde la nuit dernière. On l'a retrouvée comme ça, juste après l'aube.

Dumarest s'agenouilla à côté de la morte.

Vivante, elle avait été dure, arrogante, un produit typique des Kaldari. Et maintenant ce n'était plus rien qu'une coquille vide. Le médecin avait défait ses vêtements mais aucune trace de blessure n'était visible. Elle aurait pu être juste en train de dormir, les yeux clos et avec un début de sourire sur les lèvres. Une bourrasque de vent apporta un froid tétanisant. Il se leva et se retourna quand un des hommes se mit à crier dans un soudain accès de rage.

— Du calme, Earl... fit Chagal en touchant le bras de Dumarest avant que celui-ci ait eu le temps de répliquer. C'est Hiam Zack. Tazima et lui étaient proches. Ils montaient la garde ensemble. Je crois qu'il se sent coupable...

Et maintenant l'homme hurlait sa colère faute de pouvoir assouvir sa haine sur quelque chose. Il pivota sur lui-même alors que Dumarest s'approchait de lui. Le regard fou, l'écume aux lèvres et la main empoignant déjà l'arme à sa ceinture.

— Elle est morte ! Vous l'avez tuée !

— Non, Hiam ! jeta Chagal. Vous savez bien que c'est faux ! Earl n'a rien à voir avec ça !

— Tu parles que si ! C'est bien lui qui nous a amenés ici, non ? Qui nous a endormis avec ses belles promesses et ses mensonges. Qui a fait en sorte qu'on soit attaqués et descendus... Que la plupart d'entre nous soient tués... Et pourquoi il est toujours vivant, lui ?

— On se calme... fit le médecin. Vous ne pouvez accuser personne pour la mort de Tazima. Racontez-nous plutôt ce qui s'est passé. (Sa voix se transforma soudain en avertissement quand il vit l'homme empoigner l'arme à sa ceinture.) Non ! Earl...

Dumarest avait anticipé l'attaque. Le temps que le pistolet se soit relevé, il avait parcouru l'espace qui les séparait, saisi le canon et arraché d'un mouvement tournant l'arme de la main de Hiam. Il frappa de sa main ouverte, terrassa l'homme en lui laissant la marque de sa paume sur la joue. Le genre de claques insultante utilisée d'habitude pour châtier un adolescent insupportable ou un serviteur irritant. Un coup utilisé pour montrer son mépris.

— Si vous voulez me défier, dit-il d'un ton froid, on fera ça à la manière des Kaldari. À moins que vous soyez du genre à tirer dans le dos d'un homme désarmé ? (Dumarest se tut, attendit et vit le changement qui se produisait dans le regard de l'autre, le subtil glissement vers une colère en train de perdre de son intensité.) Dites-moi ce qui s'est passé. Vous étiez armé au cas où un animal attaquerait. Avez-vous vu un animal ?

Hiam secoua la tête.

— La nuit était claire. Vous auriez dû voir tout ce qui se passait autour de vous. Étiez-vous sûr qu'il n'y avait aucune menace ? Pourquoi Tazima s'est-elle autant éloignée du vaisseau ? (Dumarest attendit un instant avant de s'énerver.) Bon Dieu ! Répondez !

— Elle a entendu quelque chose, répondit Hiam qui affichait un air maussade, rechignait à jeter le discrédit sur la morte. Des bruits qui venaient d'ici. Des voix, disait-elle. J'ai écouté, mais tout ce que j'ai entendu c'était un léger bruissement. Ça aurait pu n'être que le bruit du vent emportant de la neige mais elle refusait cette idée. Elle était sûre d'entendre des voix. Qu'il y avait quelqu'un. On en a discuté puis j'ai fait un grand tour autour de l'épave au cas où ça serait un animal. Et à mon retour, impossible de la trouver... Plus tard, quand il a commencé à faire un peu jour, je suis parti à sa recherche. Elle était ici. (Il jeta un regard à la silhouette vautreée par terre.) Alors, c'est quoi qui l'a tuée, hein ?

— Le froid, dit Chagal. Hypothermie. Cela et une illusion. Elle s'est probablement avancée loin d'ici, s'est assise et s'est mise à écouter ces voix dont elle parlait. À attendre que ceux à qui elles appartenaient viennent jusqu'à elle.

— Ceux Qui Brillent... dit Hiam. Il lui arrivait d'en parler. D'autres qu'elle croient eux aussi en leur existence. Les Gardiens de la Terre qui allaient nous secourir. (Il eut un rire teinté d'amertume.) La Terre, tu parles ! On était tous des fous ! Il n'y a rien de vrai dans les légendes. Tout ça n'était que des foutus mensonges. Et dans pas longtemps, on sera tous morts !

Chagal trébucha en revenant vers l'épave. Il s'agrippa au bras de Dumarest pour garder son équilibre puis se mit à regarder les autres qui passaient en portant le corps de la morte pour aller l'enterrer. Il eut un regard triste en scrutant le paysage puis la masse de l'épave. Une fusée de détresse décolla de derrière celle-ci pour exploser dans le ciel en émettant du bruit et de la fumée dans l'espoir d'attirer l'attention.

— Mauvais atterrissage, dit Chagal. Le capitaine n'a pas choisi le bon endroit...

— Il n'avait guère le choix, rappela Dumarest. Il a fait de son mieux et cela lui a coûté la vie. Tout comme à beaucoup d'autres qui n'ont pas eu de chance. (Il regarda le médecin.) Vous avez eu le temps de réfléchir. Vous vous êtes décidé ?

— Ai-je vraiment le choix ?

— Non, si vous voulez espérer survivre...

— Laissons de côté les blessés. (Chagal n'avait aucune illusion sur ce qu'il allait falloir faire.) Je sais que vous avez raison et j'admets que c'est la seule solution. Mais comment croyez-vous que les autres vont prendre la chose ?

— Ont-ils besoin de savoir ?

— Vous êtes en train de parler de meurtre...

— Je suis en train de parler de survie. (Dumarest n'y alla pas par quatre chemins.) On n'a déjà que trop attendu. On est déjà justes pour les provisions, les fusées, bref pour tout. Il se peut que la météo empire. Si on reste cloîtrés ici, il y aura des bagarres, des duels, des meurtres et des suicides. Sans compter d'éventuelles maladies. On ne peut pas compter sur des secours. Il faut qu'on décide de la direction à prendre et qu'on s'y tienne ! En emportant tout ce qu'on peut et en marchant aussi vite que possible. Cela signifie supprimer les litières, les porteurs et tout ce qui peut nous ralentir. On ne peut pas se permettre de gaspiller nos forces et nos ressources pour ceux qui ne valent guère plus que des morts. Tout comme on ne peut plus continuer à perdre du temps !

— C'est logique... fit Chagal d'un ton lugubre. Bon Dieu, Earl, je sais que vous avez raison mais je donnerais n'importe quoi pour que ce ne soit pas le cas !

Il jurait encore quand ils entrèrent sous l'abri. Quelqu'un avait barbouillé de mauvais dessins sur la cloison : un crâne, un sablier, un vaisseau écrasé, la silhouette d'un homme vêtu de gris. Des symboles que Dumarest n'eut aucun mal à déchiffrer. L'épave représentait l'abri, l'homme lui-même et le sablier plus le crâne l'avertissement clair que pour lui le temps tirait à sa fin.

— Foutaises ! s'exclama Chagal avec colère. Qu'est-ce qu'ils ont, ces imbéciles ? Ils sont tous comme Hiam, ou quoi ? Vous n'êtes pour rien dans le crash. Ce n'est pas votre faute. Tout ce que vous avez fait c'est de nous guider vers la Terre comme vous nous l'aviez promis...

Là où le Cyclan les attendait avec son vaisseau, ses missiles, la mort qui avait décimé l'équipage et anéanti leur vaisseau à eux. Et l'atterrissage avait encore alourdi le bilan.

— Je vais m'occuper de ça, dit Chagal. Il est temps d'en finir avec ces stupidités.

— Non !

Dumarest empoigna le médecin par le bras. C'était son seul allié et il ne pouvait se permettre de le perdre. Ceux qui attendaient à l'intérieur devaient être affrontés suivant leur propre code et persuadés par le seul langage qu'ils pouvaient comprendre.

— Laissez-moi faire...

Il ouvrit la porte d'un coup de pied délibéré et s'avança dans le compartiment. L'air du lieu contrastait à l'extrême avec celui de l'extérieur par ses odeurs puantes de sueur, d'urine, d'excréments, de sang, de pus issu de plaies suppurantes, de vêtements et de chairs non lavées. Des silhouettes étaient avachies sur des grabats. D'autres étaient assises à des tables grossières, reprisant leurs vêtements ou bien jouant aux dés ou aux cartes. La grille rougeoyante d'un radiateur assurait le chauffage.

Un abri édifié à partir de l'épave d'un vaisseau qui avait jadis traversé le vide séparant les étoiles. Et maintenant, c'était la tanière de ceux qui avaient tant espéré pour obtenir si peu en fin de compte.

Dumarest les dévisagea, conscient des regards posés sur lui, de l'hostilité qui s'ajoutait à la corruption de l'atmosphère par la haine et la peur. C'étaient des Kaldari. Il était avec eux mais sans être des leurs. Un étranger. Solitaire. Une cible facile sur laquelle se défouler de leur frustration.

— Au cas où cela vous intéresserait, dit Dumarest, Tazima Osborn est morte au cours de la nuit. Ses amis sont en train de l'enterrer.

Un homme assis à une table haussa les épaules.

— Et alors ?

— Je croyais que les Kaldari honoraient leurs morts. Je pensais que vous auriez aimé lui dire un dernier au revoir, ajouta Dumarest avant de faire une pause. Autre chose. Quelqu'un a décoré la cloison. Puis-je savoir qui c'est ?

— Ça a de l'importance ? renifla le même homme, Losh Gorin, un fauteur de trouble, une brute haute en couleur au visage dur, marqué par une cicatrice livide, et qui aurait dû être de garde à la sortie. On est tous d'accord. Tu nous as trompés. Tu nous as vendu une histoire mensongère pour servir tes intérêts. Toi et cette pute avec laquelle tu couchais. Tu mérites ce qui t'arrive.

— C'est pour ça que vous avez déserté votre poste à la porte ? La glace l'a bloquée. Comment feront à votre avis ceux du dehors pour pouvoir venir se mettre à l'abri sans demander de l'aide à ceux qui sont à l'intérieur ? (Dumarest s'avança, s'empara de la main de l'homme et l'obligea à la retourner pour montrer les taches de couleur sur ses doigts.) Alors c'était vous l'artiste ? Pas assez de tripes pour me défier ? Donc c'est moi qui vous défie !

La manière des Kaldari. Si Gorin renâclait, il serait considéré comme une lavette et perdrait tout respect des autres. Dumarest l'avait pris à son propre jeu.

— Va te faire voir ! jeta Gorin en libérant sa main et en sautant sur ses pieds. Personne ne baise les Kaldari et il est temps que tu l'apprennes...

Il fit un brusque mouvement vers l'avant, confiant dans sa force et dans son agilité, les qualités de sa race.

Dumarest interrompit net sa course. Alors qu'un poing filait vers son visage, il recula et sauta de côté. Sa main gauche se leva, doigts et paume au bon angle par rapport au bras, et le talon de la main frappa vers le haut, tel un marteau, le nez de Gorin. Dumarest sentit le cartilage céder, l'os se briser pour s'enfoncer ensuite en direction des sinus et du cerveau. Au moment où jaillit le sang, sa main droite s'attaquait déjà à la gorge, les doigts repliés et leurs jointures formant une arme qui frappa et écrasa le larynx.

Gorin s'effondra. Chagal s'agenouilla à ses côtés puis se releva en secouant la tête.

— Il est mort ? demanda un des hommes d'une voix incrédule.

— Exactement.

— Tué juste par un coup de poing ?

— Et par sa grande gueule, jeta le médecin. Par son refus de la discipline. Pour avoir insulté une femme honnête. Pour avoir cru être plus résistant qu'il ne l'était. Comme nous tous.

— Nadine n'était pas une traînée, dit un homme. Je la connaissais et je l'aimais bien. Gorin n'aurait pas dû dire ça d'elle...

— Ça veut dire quoi, que nous croyons être plus résistants qu'on ne l'est ? intervint un autre.

— Qu'il est désormais temps de faire des plans, dit Chagal. De décider quoi faire et comment y parvenir. Où aller et quand. On est restés trop longtemps ici assis à ne rien faire.

— Les secours vont arriver, dit une femme. D'autres sont sur nos traces. On leur a envoyé les coordonnées de la Terre. Ils vont nous trouver et nous tirer de là.

— Et quand ça ? répondit Dumarest en scrutant l'assemblée. Quelqu'un peut-il nous le dire ? Êtes-vous même certains que d'autres nous ont suivis ? Et si c'était le cas, pourquoi nous chercheraient-ils ? Pour partager le butin ?

— Il n'y a pas de butin !

— Pas ici, et s'ils se trouvaient dans un vaisseau avec des scanners en marche ils le sauraient. Alors pourquoi se poseraient-ils ? Pourquoi jetteraient-ils ne serait-ce qu'un simple coup d'œil ? (La colère durcissait sa voix.) Bon sang ! Prenez-vous en main ! Ne gâchez pas votre temps à espérer un sauvetage ! Qui peut bien en avoir à foutre de savoir si nous allons mourir ou si nous survivrons !

— Il nous faut du temps pour réfléchir, dit un homme.

— Au sujet des secours ? Vous avez eu tout le temps pour ça. Maintenant, on tourne la page et on pense en termes de survie.

Dumarest se tut et scruta les visages. Le sien était dur et déterminé.

— J'ai observé le soleil, reprit-il. Il est plus proche de l'horizon que quand on a atterri. Ça prouve que l'hiver approche. Il va faire plus froid, plus sombre et on ne pourra bientôt plus se déplacer dehors. On va geler ici. Si on veut espérer survivre, il faut partir vers le sud. Et pour ça il nous faut des traîneaux et des gens qui se bougent pour les charger et les tirer. (Il fit une autre pause.) Je vous donne jusqu'à demain matin. Je partirai alors avec qui voudra m'accompagner. Docteur, il est temps de rendre visite à vos patients, conclut-il en se tournant vers Chagal.

Ceux-ci gisaient sur leurs lits, des hommes et des femmes brisés, estropiés, se tordant de douleur mais toujours en vie. Le médecin avait fait ce qu'il pouvait mais les médicaments dont il aurait eu besoin avaient été perdus dans la furie de l'atterrissage. Une femme à la colonne vertébrale brisée ne pouvait

faire plus que bouger la tête et lever les bras. Un homme était encore plus touché qu'elle et sa compagne devait le nourrir, le laver et s'occuper de tout le reste. Elle se releva en voyant approcher Dumarest.

— Ne le touchez pas ! Je ne veux pas qu'on le tue !

— Personne ne va tuer personne, dit Chagal pour la calmer avant de s'adresser à l'homme. Comment vous vous sentez, Chen ? Ça va un peu mieux ?

— Juste un peu... Ça va encore prendre du temps avant que je sois sur pied ?

— Pas trop. Encore un peu de patience...

Le temps et la magie des antibiotiques et des composés génétiques auraient permis de soigner, de réparer et de restaurer sa mobilité d'antan. Des choses qu'ils n'avaient pas sous la main. Les pieux mensonges n'étaient qu'un bien pauvre substitut au traitement...

— Approchez, docteur, dit alors la femme au dos brisé. Et vous aussi, Earl. Tazima les a-t-elle vus ? ajouta-t-elle dans un souffle. Elle m'avait dit qu'elle pouvait les entendre et elle était sûre qu'ils pouvaient venir la nuit. Ceux Qui Brillent ! fit-elle avec agacement face à leur silence. Les Gardiens de la Terre. Ils nous aideront quand ils arriveront ici. Tazima pouvait les entendre. Elle me l'a dit !

— Elle n'a entendu que le vent, répondit Chagal.

— Non ! C'était bien plus que ça !

— Juste le bruissement de la neige brassée par le vent, répéta le médecin. Un bruit qui n'a rien d'exceptionnel. Si vous écoutez avec assez d'attention et avec l'imagination nécessaire vous pourrez entendre tout ce que vous voudrez. Des voix. Des pleurs d'enfants, des cris de femmes, des anges en train de chanter, des hommes qui jurent, des Gardiens en train de parler... tout et n'importe quoi.

— Il a raison, dit Dumarest.

— Mais il peut aussi se tromper, insista la femme. J'ai cru Tazima quand elle a dit qu'elle avait entendu Ceux Qui Brillent. Je veux les entendre moi aussi. Vous m'emmènerez dehors ? S'il vous plaît !

— Tazima est morte, dit Chagal.

— Je sais. Je l'ai entendu. Les bruits circulent vite dans un endroit comme ici. Mais elle a pu les rencontrer. Ils ont peut-être été gentils avec elle. S'ils l'ont aidée alors ils pourront m'aider moi aussi...

— Êtes-vous en train de dire que vous voulez mourir ?

— Je suis une Kaldari. Nous ne craignons pas la mort. Vous êtes aussi des nôtres, docteur. Vous ne devriez pas avoir peur de tuer. Allez, soyez franc, pouvez-vous oui ou non me guérir ? Guérir les autres ? Honnêtement ? Avons-nous le moindre espoir ? Si ce n'est pas le cas, alors un peu de pitié et faites ce qui doit l'être...

— Vous avez du courage... dit Dumarest. Vous n'avez pas besoin de sortir. Je peux accéder à votre souhait ici même.

— Je vous en remercie. Vous avez plus de compassion en vous que quelqu'un dont je pourrais citer le nom. (Elle jeta un regard au médecin.) Mais vous demander ça serait trop demander. Contentez-vous de m'aider et emmenez-moi dehors, là où je pourrai entendre les voix. Pourquoi hésitez-vous ? s'exclama-t-elle de manière soudain pressante. Pourquoi me refuser votre pitié ? Faut-il que je rameute les autres pour qu'ils constatent votre déshonneur ? Aidez-moi, je vous en prie !

— On va avoir besoin de quoi vous couvrir, dit Dumarest. De couvertures pour vous tenir au chaud. Inutile que vous geliez pendant que vous écouterez les voix. Des couvertures et de quoi vous transporter. Je m'en occupe tout de suite !

C'était comme si rien n'avait changé. Le soleil était toujours bien accroché au ciel, mais désormais plus bas, le vent était le même et l'étendue ondoyante de neige était toujours recouverte du tourbillon de particules à l'allure presque vivante. Le vallon était tel que Dumarest s'en souvenait, avec la femme allongée sur ce qui serait son cercueil ainsi qu'elle l'avait décidé.

Du bord du vallon, il regarda en direction de la grâce délicate de l'épave, et au-delà vers le monticule de glace et de neige édifié en forme de tertre oblong. C'était là que reposait Tazima avec non loin d'elle le capitaine, le navigateur et tous ceux qui étaient morts dans l'écrasement. Parmi eux se trouvait Nadine. Dumarest ressentit une douleur intérieure au souvenir de la douceur chaude de son corps lorsqu'il l'avait serrée dans ses bras tout en sachant, mais sans vouloir l'accepter, qu'elle était morte. Que plus jamais ils

ne partageraient leurs pensées et leurs émotions, que plus jamais ils ne feraient l'amour ni de plans pour l'avenir. Une fois de plus il se retrouvait seul.

— Elle est en train de donner l'exemple, dit Chagal en pointant le doigt vers la femme qui avait défait les couvertures lui protégeant la tête et les épaules pour exposer son corps au froid. Elle fait une démonstration du courage des Kaldari. J'espère que les autres en prendront de la graine...

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Alors, je me dévouerai. Vous avez raison, Earl. Tout comme elle. Ce n'est pas bien de refuser la pitié d'une mort sans douleur. Peut-être vais-je être obligé d'en passer par là...

— Mais pas en ce qui la concerne. (Dumarest tourna son regard vers le vallon.) Elle a beaucoup de courage et elle mérite le respect. Si elle le désire, je ferai le nécessaire... Mais je ne la laisserai pas mourir seule.

Elle tourna la tête alors qu'il s'approchait d'elle et essaya faiblement de l'empêcher de remettre la couverture en place. Elle sourit lorsqu'il insista et sourit à nouveau lorsqu'il lui taquina les joues avant de laisser ses doigts parcourir sa gorge pour y localiser les carotides qui irriguaient son cerveau. Une fois pincées, elles cesseraient toute fonction et, dans les secondes suivantes la femme perdrait conscience pour mourir moins d'une minute plus tard.

— Non, pas ça, Earl. Et votre promesse ?

— Ce serait pourtant bien...

— Comme vous l'êtes, vous. Mais j'ai mon propre plan. Je veux mourir de la même manière que Tazima. Je veux entendre les voix de Ceux Qui Brillent. (Elle bougea légèrement, leva la main en direction d'un point situé sur le rebord le plus éloigné du vallon.) Pouvez-vous les entendre ? Écoutez ! Les entendez-vous ?

Un doux bourdonnement du vent accompagné par un bruissement feutré. Un faible son rappelant celui d'une horde d'insectes en train de ramper sur une surface résonante. Un sourd « bruit blanc » qu'il avait déjà entendu sur un autre monde à une autre époque. Et à ce moment-là...

— Vous entendez ? (La femme sanglota de frustration en essayant de combattre ses blessures et en tentant de redresser son corps qui s'affaissait entre les bras de Dumarest.) Earl ! Vous entendez ! Vous devez l'avoir entendu !

— Un bruit... admit-il. Un froissement...

— Ceux Qui Brillent ! (Elle était catégorique.) Ils sont là ! Ils sont venus pour moi ! Pour nous tous, qui sait ? Nous sommes sauvés ! Sauvés !

Une femme mourante que l'espoir faisait délirer, sous l'emprise de ses illusions et entendant ce qu'elle voulait entendre. Ne pas soutenir ses convictions relèverait de la cruauté.

— Earl ?

— Oui, cette fois je les entends !

— Ne me mentez pas !

— Non ! Je peux les entendre !

Il retint sa respiration, se concentra pour écouter et entendit le doux mélange de bruits se modifier, s'altérer de manière subtile pour se briser en segments gagnant chacun une identité propre. Pour former des mots, des signaux, des cris et des hurlements.

Ceux Qui Brillent étaient arrivés.

Ils vinrent tels des volutes de fumée, blancs sur fond blanc, leurs mouvements annoncés par des petits cris aigus, des sifflements, des notes métalliques et des trilles. Une armée revêtue d'un camouflage parfait, brillant d'un léger chatoyement nacré et qui se faisait proche, de plus en plus proche...

La substance des légendes devenant réalité.

— Earl !

La femme s'agita dans ses bras, luttant pour s'accrocher à lui alors qu'il la reposait. Puis il se releva et fit face aux formes poussées par le vent, se tendit alors qu'elles approchaient, se mit en position de combat, prêt à frapper, à esquiver, à bouger et à feinter.

— Non, Earl ! Ne faites pas ça ! Ils ne nous veulent pas de mal !

Une conviction qu'il ne partageait pas du tout. Ceux-là n'avaient rien d'indicibles êtres divins brillant d'une pure grâce intérieure, venus pour apporter aide et soins, sécurité, confort et les plaisirs sans fin de la Terre légendaire, mais étaient des créatures portant des vêtements réfléchissants et des armes camouflées. Des instruments qui expectorèrent une vapeur tourbillonnante et nacrée dans sa direction et celle de la femme. Dumarest entendit son soupir et sentit sa respiration se bloquer dans ses propres poumons. Un gaz paralysant qui le figea sur place et l'envoya s'étaler dans la neige, là où le temps perdit toute signification. Et l'ordre des choses tourna au cauchemar.